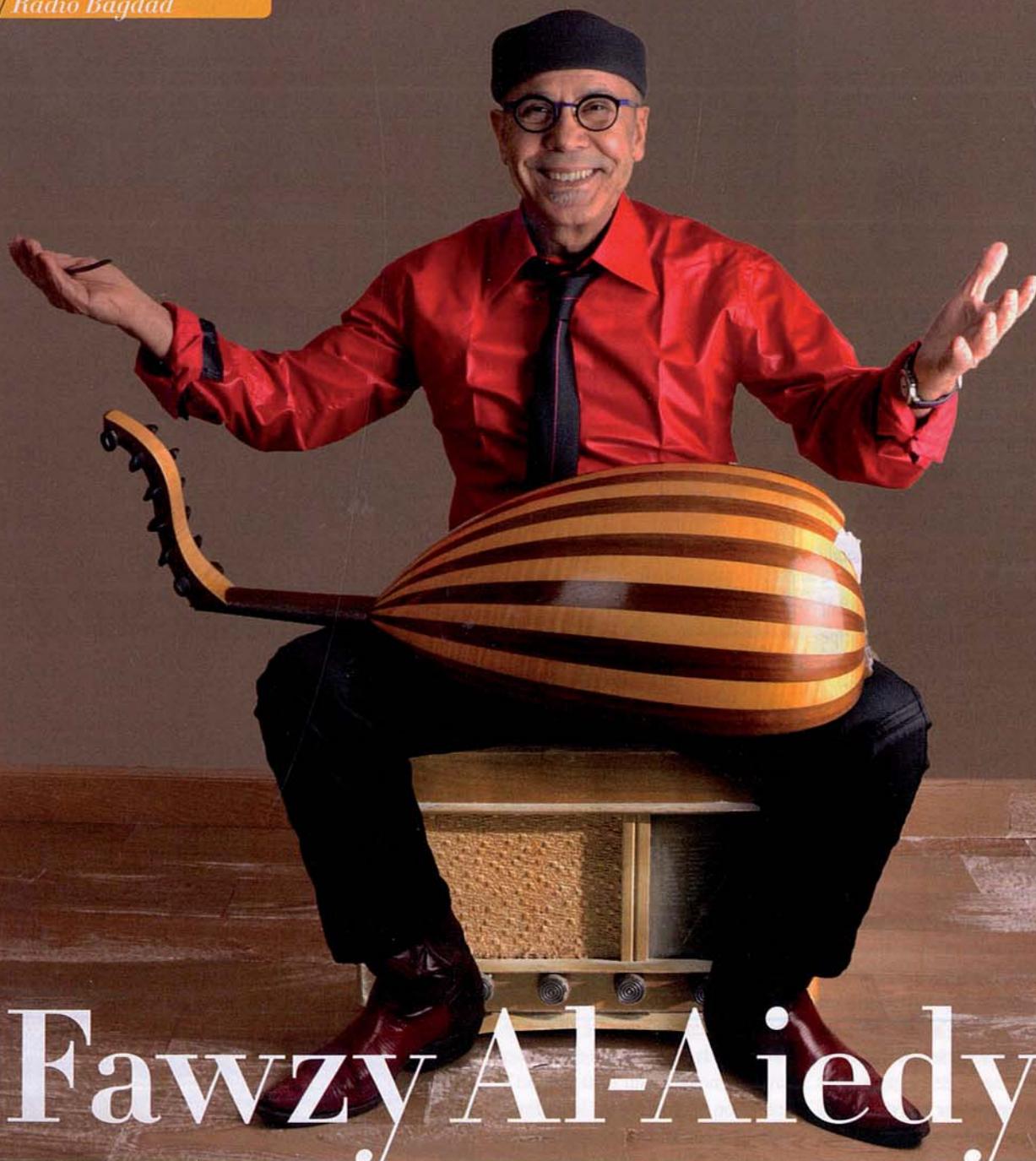


Entretien

Radio Bagdad



Fawzy Al-Aiedy

À l'occasion de la sortie de son onzième album, "Radio Bagdad", retour sur l'itinéraire de Fawzy Al-Aiedy. Nous l'avons interviewé chez lui, près de Strasbourg.

Quel a été ton parcours de Bassorah à Strasbourg via Bagdad et Paris ?

Je suis certain que je suis né musicien. Vers l'âge de 14 ans, j'ai quitté ma famille et Bassorah où je suis né pour étudier la musique à Bagdad. J'y ai appris le oud et le chant avec des maîtres. Le pays avait une volonté de s'ouvrir aux musiques occidentales. Il y avait besoin d'un joueur de hautbois dans l'orchestre symphonique irakien et c'est tombé sur moi. J'ai eu la chance d'avoir cette double formation, traditionnelle et académique, de 1964 à 1969. En 1968, Saddam Hussein a fait son deuxième coup d'État et a interdit

à tous les Irakiens de quitter l'Irak. Impossible d'honorer une bourse obtenue pour étudier le hautbois à Varsovie. J'étais alors musicien au Studio Radio Bagdad. Un jour, il y est venu, je l'ai rencontré et lui ai demandé l'autorisation d'aller suivre cette formation. Il m'a promis de m'aider et quelques jours plus tard, j'ai reçu ma convocation... pour aller faire mon service militaire ! Tout mon rêve s'envolait. Je me suis alors juré de quitter mon pays après mon service afin de rejoindre celui d'Arthur Rimbaud, dont les œuvres étaient traduites en Arabe et dont j'étais passionné depuis mes 14 ans.

En 1971, tu réussis à quitter l'Irak et à venir à Paris étudier le hautbois. Comment cela s'est-il passé ?

Quand je suis arrivé, j'ai vu Paris comme une très belle femme libre ! J'étais enfin libre. La première difficulté a été de trouver un logement et d'apprendre le français. J'ai suivi des cours de hautbois et de cor anglais. Dès 1975, j'ai joué en orchestre symphonique. Au bout de deux ans, j'ai senti que ce n'était pas ma place. En parallèle, je jouais le soir dans les cafés et restaurants pour gagner ma vie. C'était une période plutôt sympathique. J'ai alors découvert le Centre américain et son célèbre Hootenanny où j'ai chanté pour la première fois devant le public français, en arabe, une langue que le public ne comprenait pas... Mais j'ai senti qu'il y avait un intérêt particulier à l'écouter. Et l'artiste-animateur Lionel Rocheman m'a proposé de revenir quand je voulais. C'est là que j'ai côtoyé le folk et la musique traditionnelle française.

Ah, le Hootenanny ! Je t'y ai entendu, j'y passais tous mes mardis soirs. Quelle époque, que de rencontres ! Tu y as fait connaissance avec de nombreux musiciens. Il me semble que, quelque temps plus tard, tu as sorti ton premier disque...

J'étais frappé de cette liberté que nous avions à Paris, c'était après Mai 68. Liberté d'expression artistique, de penser, de manger, de faire l'amour... Moi qui venais d'un pays fermé, j'ai découvert une vie facile à réaliser. C'était comme un cadeau du ciel en réponse à ce que j'avais vécu, la rupture d'avec mon pays. Ça a été très important pour la suite de ma vie. J'étais loin du pays, je le voyais donc différemment. Et très vite, j'ai voulu rendre un hommage à la poésie populaire interdite en Irak par Saddam. Comment peut-on faire une chose pareille ? Pour moi, c'est incroyable ! J'ai donc sorti mon premier disque, "Silence", au Chant du Monde en 1976.

C'est à cette époque que tu as décidé d'être un "musicien du monde" ?

J'ai découvert que Paris était un centre culturel international : toute la poésie arabe y était éditée. De ce côté, cela a constitué pour moi une sorte de conti-

nuité d'accès aux sources. J'ai souvenir notamment d'un disque consacré aux grands poètes, édité par le Club du disque arabe, label où j'ai réalisé mon deuxième CD, "Bagdad", en 1978. C'est à cette période que j'ai rencontré Henri Agnel, Youval Micenmacher... Ce "métissage" à Paris était mon premier terreau, cette rencontre avec des musiciens venant de divers horizons. On a grandi, joué ensemble et échangé sur nos cultures. C'est aussi à peu près à ce moment-là que j'ai décidé de n'être ni un joueur de musique traditionnelle arabe, ni un musicien de musique occidentale mais d'être moi-même, un musicien riche de ces cultures menant mes propres projets, des projets souvent placés sous le sceau de rencontres et de créations : l'exil est une sorte de flamme qui me pousse à écrire... Ce n'est pas un chemin facile mais il me correspond parfaitement.

Et ensuite, je crois que tu as aussi œuvré en direction des enfants ?

À cette époque, sous l'impulsion de plusieurs acteurs culturels, j'ai sorti l'album "Amina" en 1981 chez Arc-en-Ciel (prix Loisirs Jeunes). Il s'agit d'un disque consacré aux chants et aux traditions du monde arabe, illustré par Hassan Massoudy.

Tu connaissais déjà ce grand calligraphe qu'est Hassan Massoudy ?

Je l'ai rencontré par hasard le premier jour de mon arrivée à Paris en 1971. J'ai commencé à travailler avec lui dans le projet "Arabesque à voir et à entendre" initié par Guy Jacquet. Parallèlement, j'ai publié en 1983 le disque "La Terre", précurseur des musiques du monde en France, avec François Rabbath (que j'avais rencontré au Hootenanny), Kudsi Ergüner, Hatem Bedoui et Henri Agnel.

Et le jazz ?

Plus tard, j'ai découvert au New Morning un jeune musicien alors très peu connu et qui jouait de la contrebasse : Renaud Garcia-Fons. J'ai beaucoup aimé son jeu d'archet et appris qu'il avait été l'élève de François Rabbath... La continuité... J'ai monté un projet avec lui, Youval Micenmacher et le violoniste allemand Michael Nick. Cela a donné l'album "Shéhérazade" en 1987. C'était un premier pas vers le jazz. Ensuite, j'ai fondé le concept de l'Oriental Jazz avec

François Méchali et François Couturier, un pianiste de jazz que j'apprécie autant pour le musicien que pour l'homme. Il y avait avec nous Patrick Buchmann, François Verly et Jean-Marc Larché. Cela a abouti à l'album "Tarab" (1992). J'ai été très critiqué à l'époque : « Pourquoi un musicien oriental fait-il donc du jazz ? Reste dans ta culture ! » Moi, je naviguais sur la rencontre et je ne me posais pas de questions, j'aimais cela ! Ça a bien marché en France, on a fait une centaine de concerts, sauf... dans les lieux et les salles qui programmaient du jazz !

Il y a eu aussi cet album enfant dont certaines chansons sont devenues des tubes dans les classes ?

Il s'agit du disque "Dounya" (1998), deuxième projet enfant ouvert sur l'ensemble de la sphère arabe. Par ailleurs, c'est à cette période que je suis allé jouer à Hong Kong. L'avion a contourné l'Irak du fait de l'embargo. C'était le Pari Bagdad... par avion ! D'où le CD "Le Paris Bagdad" paru chez Buda en 1999. Pour la couverture, afin de remettre l'Irak au cœur de la musique, j'ai utilisé une photo historique des marais du sud du pays que Saddam avait asséché pour empêcher les Iraniens de les occuper.

Je vois cet album comme une sorte de "retour au pays" plutôt que comme une suite du projet "Tarab & L'Oriental Jazz"...

Je considère en fait que ce disque, "Le Paris Bagdad", est une sorte de continuité de l'album "La Terre" ; de la musique du monde complètement acoustique avec Jean-Jacques Ruhlmann, Bruno Caillat Farhat Bouallagui, Marc Buronfosse et Adel Shams El Din. Puis après une tournée dans le Golfe arabe, j'ai ressenti une nostalgie de la musique purement traditionnelle, du jeu des maqamat et de l'improvisation. Cela a donné l'année suivante, en 2000, l'album "Oud Aljazira" chez Buda, Aljazira voulant dire "des îles" et n'ayant rien à voir avec la chaîne de télé bien connue ! C'était un disque en trio avec Adel Shams El Din et Bruno Caillat. Les fondamentaux : la mélodie et le rythme, le oud et les percussions.

Il y a eu ensuite une longue période, en apparence moins



Fawzy Al-Aledy

Album "Radio Bagdad" (Institut du Monde Arabe/Harmonia Mundi) de Fawzy Al Aledy. Lire chronique page 94 dans le n°147.

Fawzy Al-Aledy en concert : 05/07 En solo ou "20^e Festival international de la guitare et du patrimoine" de Sedan (08) + 08/12 "Noces Bayna" au festival "Strasbourg Méditerranée" à Strasbourg (67) à 17h, tout public avec chorale.



Avec son groupe.

productive, qui a finalement accouché de deux projets passionnants : "Noces Bayna" d'une part, en direction d'un public enfant ou familial, et ce dernier tout nouveau, plus "moderne", "Radio Bagdad" ?

Après ces années pleines de nombreux projets, j'ai eu une période de doute avec des questions d'existence artistique, logiques et profondes. J'ai donc travaillé sans produire de projets spécifiques. J'ai continué à jouer tout en faisant une importante recherche musicale pour trouver comment aller vers la modernité tout en restant ancré dans mes racines. C'est à cette période que j'ai recommencé à travailler ma voix, avec Sarah Sanders, afin de mieux la maîtriser. J'ai aussi écouté beaucoup de musiques très diverses, joué, lu des partitions, cherché, réfléchi, fait de nombreux essais, comme dans une sorte de laboratoire, durant huit années.

C'était en quelque sorte le propre laboratoire de recherche de Fawzy Al-Aiedy ? Et qu'a-t-il trouvé à l'issue de ces huit ans ?

Cette recherche a abouti à plusieurs projets dont deux sont réalisés. Le premier est "Noces-Bayna — chansons traditionnelles de France et miroir d'Arabie" (Victorie Music, 2009) qui prend sa source dans les musiques traditionnelles de France suite à une rencontre avec Jean Blanchard et à la chanson *En revenant des nocés*, à laquelle j'ai répondu avec une composition originale et un texte en arabe. Le projet, passerelle entre deux

cultures, s'est construit dans cet esprit, réunissant finalement sur l'album et/ou sur scène des musiciens comme Adel Shams El Din, Anne-Lise Foy, François Lazarevitch, Evelyne Girardon, Édouard Coquard, Pedram Khavarzamani, Vincent Boniface ou Catherine Faure.

Voilà donc le premier projet que tu continues à tourner.

Quel est le second ?

Pour le second, je voulais faire quelque chose entre la musique orientale et le groove occidental. J'ai tenté diverses formules, joué avec de nombreux musiciens et chaque fois, je sentais que ce n'était pas juste. En fait, malgré toutes mes études classiques, je reste très attaché à l'oralité et à la place première leur revenant. La force des musiques traditionnelles reste là.

Donc "Radio Bagdad", c'est en premier lieu des mélodies et des rythmes orientaux sur lesquels vous avez construit, avec d'autres musiciens, tout un environnement musical et sonore "au service" de ces deux éléments premiers ?

C'est exactement ça. En fait, voilà comment j'ai travaillé : une fois choisi le texte d'un poème, je travaille sur sa rythmique, à partir de sa diction. Je cherche des rythmes orientaux allant avec. Et si je n'en trouve pas, je les adapte ou les invente. D'autre part, j'écris des mélodies à partir des modes traditionnels, les maqamat. Je choisis aussi les tonalités, en faisant attention aux sentiments dégagés par tel ou tel mode. Puis je marie mélodies

et rythmes en faisant des essais oud et percussion avec Adel. À cela s'ajoutent, peu à peu, à l'occasion de diverses rencontres avec mes amis musiciens, les accords inventés à partir des mélodies, en étant très attentif à ne pas heurter mon oreille orientale et à respecter la structure de la musique proche-orientale. Quand je suis satisfait, je cherche comment compléter la rythmique... La basse bien sûr, une basse rythmique enracinée dans la mélodie (grâce au jeu particulier de Gilles Coquard et à sa basse à 6 cordes semi-fretless) et réalisant une sorte de pont entre les trois éléments de base (les mélodies et rythme orientaux et le groove occidental). Ensuite interviennent les rencontres avec divers instruments : violon oriental (Jasser Haj Youssef), accordéon (David Venitucci), guitare (Romuald Ballet-Baz et Nead Gajin), percussions (Adel et Paul Mindy), batterie (Édouard Coquard), flûte et cornemuse (François Lazarevitch)... Ensuite arrivent le travail de studio et la réalisation finale avec l'ingénieur du son Serge Glanzberg. Toute cette alchimie inventée a abouti à ce onzième album, "Radio Bagdad".

Quels sont les projets actuels et à venir en dehors de celui-ci ?

J'ai quitté Paris pour Strasbourg depuis trois ans et, forcément, je suis sensible à cette ville, à ce qui s'y passe et aux personnes que j'y rencontre. De cela sont nés deux projets : *Ultime Prière*, trio autour des musiques sacrées avec une joueuse de qanun, Khadija El Afrit et Adel. La première ébauche a eu lieu dans la cathédrale de Strasbourg pour le festival "Les sacrées journées". Enfin, une autre ébauche sur le thème de l'exil ("*Exil mon amour*") est née dans le cadre du festival "Strasbourg Méditerranée". C'est un projet avec Adel et Jasser (Haj Youssef), sur lequel Hassan Massoudy calligraphie en direct sur scène pendant que Catherine Javaloyès, comédienne, dit des textes choisis. Cette année 2013 verra le développement et l'aboutissement de ces deux projets.

Le mot de la fin ?

Radio Bagdad continue à diffuser de la musique, c'est bien !

Propos recueillis par François Saddi ■
Contact page 105.